

# ȘERBAN CANTACUZÈNE ET LA RESTAURATION BYZANTINE. UN IDÉAL À TRAVERS SES IMAGES\*

DAN IONESCU

Une généalogie de la famille Kantakouzenos<sup>1</sup> relève que « sa ligne de succession après la moitié du quinzième siècle est au moins incertaine ». La liaison entre la Maison byzantine et la lignée Michel Chaitanoglu → Andronic → Constantin → Șerban Voïvode y est considérée comme « extrêmement faible ».

Ce problème du quantum de sang impérial authentique dans les veines des Cantacuzène roumains ne présente pourtant aucun intérêt pour notre travail. Le seul fait qui retient notre attention est la conscience d'une origine impériale (illusoire ou réelle) qui anime Șerban Cantacuzène et qui nourrit son propre idéal historique de vie<sup>2</sup> : l'espoir dans la restauration de l'Empire byzantin sous une nouvelle dynastie cantacuzine.

La confiance de Șerban Voïvode dans la possibilité d'un *Byzantium redivivum* se trouvait renforcée par la tradition en vertu de laquelle les princes de Valachie assumaient couramment certaines responsabilités des anciens empereurs byzantins. Cette profession de foi des Basarab (Șerban lui-même en était un, par sa mère) dépasse l'objet de notre analyse<sup>3</sup>.

Si on laisse de côté tout ce qui pouvait paraître « romantique »<sup>4</sup> dans la vision du prince, il en reste toutefois une très haute idée du pouvoir et de l'État, idée qui mérite une considération particulière car (c'est Nicolae Iorga qui l'a dit) « l'opinion que les hommes et les puissances ont d'eux-mêmes est une vérité, même lorsque les circonstances les empêchent de la transformer en réalité »<sup>5</sup>.

\* Version revue et augmentée d'un texte publié en anglais dans RESEE, XII, 1974, 4, pp. 523—535, 14 images) sous le titre *Ideal and Representation. The Ideal of the Restoration of the Byzantine Empire during the Reign of Șerban Cantacuzino (1678—1688)*.

<sup>1</sup> Donald M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100—1450, A Genealogical and Prosopographical Study*, Dumbarton Oaks Studies, volume XI, 1968, pp. V—VI.

<sup>2</sup> L'expression appartient à Johan Huizinga, *Over historische Levensidealen*, Harlem, 1915. Traduction anglaise dans *Men and Ideas, essays by Johan Huizinga*, New York, 1966, pp. 77—96.

<sup>3</sup> Renseignements à ce sujet dans *L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines (XIV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècle)* par Valentin Al. Georgescu ; *Byzantiina*, 3, 1971.

<sup>4</sup> Iorga parle de « traditions de la chevalerie aventureuse » encore visibles « même dans la politique de ce Șerban Cantacuzène, fils du Postelnic Constantin, émigré de Constantinople et d'Hélène, héritière de Radu Șerban, qui, après l'insuccès turc à Vienne (1683), entra en relations avec l'Empereur et montra plus d'une fois qu'il ambitionnait, en vertu de son sang impérial, l'héritage de Byzance, qui serait délivrée par la nouvelle croisade d'Eugène de Savoie ». *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, Bucarest, 1922, p. 165.

<sup>5</sup> N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971, pp. 185—186. V. aussi la devise d'une étude de Dumitru Nastase : *Ideea imperială în Țările Române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească (secolele XIV—XVI)*, Fondation Européenne Dragan, Athènes, 1972.

## IDÉAL ET RÉALITÉS POLITIQUES\*\*

Il est difficile à croire que Șerban Cantacuzène ait fait connaître à l'empereur d'Autriche qu'il aspirait, en vertu de son ascendance impériale, à saisir le trône de Byzance (voir note 4).

Il semblerait plutôt que ses désirs personnels n'ont jamais fait l'objet des négociations officielles avec les Autrichiens, mais, gardés toujours en réserve, ils ont été laissés transparaître dans des titres et des emblèmes.

Il n'est pas moins vrai que le prince s'intéressait de très près au cours des événements, cherchant dans la débâcle d'après le siège de Vienne un moment favorable à l'accomplissement de ses ambitions les plus secrètes. Pour un prince qui visait si haut, l'offensive autrichienne d'après 1683 représentait l'aurore d'un changement profitable de l'équilibre des forces et, par conséquent, de la carte politique de l'Europe du Sud-Est ; en même temps, une initiative prématurée de sa part aurait mis les Autrichiens sur leurs gardes.

Un diplôme, contenant « les points acceptés par l'Empereur des Romains et roi de Hongrie, etc., etc., et permis à Son Altesse Șerban Cantacuzène, prince de Valachie », délimite l'essentiel des négociations austro-valaques.

Le document a été transcrit par Mihaïl Cantacuzène dans sa *Généalogie des Cantacuzène* écrite en 1781 et il porte un très long titre : « Les privilèges promis par Léopold l'empereur à Șerban Cantacuzène Voïvode par l'entremise du comte Csáky, dans leur version roumaine datant du temps de Șerban Voïvode ; les originaux se trouvent chez les petits-fils du nommé Șerban Voïvode ; A.D. 1688 »<sup>6</sup>.

Les dix articles du diplôme peuvent être résumés de la manière suivante :

- 1) Confirmation du prince Șerban et de son fils sur le trône ;
- 2) Restitution des territoires occupés par les Turcs et reconnus de tout temps comme appartenant à la Valachie ;
- 3) Liberté confessionnelle ;

\*\* Pour les réalités de politique internationale de l'époque v. I. Radonić, *Situațiunea internațională a Principatului Terții Românești în vremea lui Șerban Cantacuzino (1678—1688)*, AARMSI, 2<sup>e</sup> série, t. 36 (1913—1914), pp. 949—971, et surtout Virgil Zaborovschi, *Istoria politicii externe a celor trei principate Țara Românească, Transilvania și Moldova dela asediul Vienei (1683) pînă la moartea lui Șerban Cantacuzino și suirea pe tron a lui Constantin Brâncoveanu (1688)*, Bucarest, 1925, 151 pages. L'analyse de Zaborovschi garde toute son actualité en ce qui concerne les réalités d'une politique internationale habile des princes valaques. L'auteur ne s'occupe pourtant que très peu des idéals politiques de l'époque. Il affirme quelque part que « cette politique opportuniste des princes valaques n'exclut pas un idéal politique, un "maximum", gardé en réserve pour plus tard, pour un moment favorable. Ce maximum est le rétablissement de l'intégrité territoriale, de l'indépendance politique et de l'hérédité dynastique » (p. 22). Or, pendant le règne de Șerban Cantacuzène, notamment entre 1684 et 1688, ce prétendu « maximum » n'est pas « gardé en réserve », mais il forme, au contraire, l'objet des négociations avec les Autrichiens. Le maximum non négociable, le véritable idéal du prince doit être cherché ailleurs, et Zaborovschi ne fait qu'une vague allusion à cet égard : « peut-être que l'édifice de ses vastes projets incluait aussi la couronne de l'Empire oriental, comme elle se trouvait également incluse dans les rêves d'autres encore, plus puissants que lui, mais au moins si éloignés de la réalisation de ces rêves » (p. 101).

<sup>6</sup> Banul Mihaïl Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, édité par N. Iorga, Bucarest 1902, p. 218 et les suivantes.

- 4) Stipulation de la fin de la suzeraineté ottomane sur les pays roumains, dans l'éventualité d'un traité de paix turco-autrichien ;
- 5) Règne héréditaire au profit de la Maison Cantacuzine en Valachie et en Moldavie également ;
- 6) Le titre de *Graf* pour les proches parents de Șerban Voïvode ;
- 7) Respect des coutumes du pays et restauration des coutumes abolies par les Turcs ;
- 8) Un tribut annuel de 75 000 lei (sic) envers les Autrichiens, tout en excluant d'autres obligations ;
- 9) Droit d'asile à Sibiu pour le prince et sa famille ;
- 10) 6 000 soldats autrichiens et hongrois pour la protection du prince valaque.

L'authenticité d'un document transcrit quelque cent ans après peut être facilement mise en doute, mais les clauses fondamentales du diplôme — véritable programme cantacuzin<sup>7</sup> — paraissent déjà dans la beaucoup plus ancienne *Chronique anonyme de Brâncoveanu*.

Le chroniqueur considère les prétentions des Cantacuzène comme « contraires à la justice chrétienne et au pays » et il ajoute qu'elles avaient été rejetées par les Autrichiens. Rejetées ou non, les voici dans la version de la chronique anonyme :

« Premièrement, ils exigeaient que les princes de Valachie ne fussent jamais plus que des Cantacuzène. Deuxièmement, la Moldavie devait avoir elle aussi un prince de souche cantacuzine. Troisièmement, ils demandaient que les princes fussent des autocrates, que leur volonté fût loi pour le pays et ses habitants, et que personne n'eût rien à redire. Quatrièmement, ils demandaient une partie de la principauté de Transylvanie, où il y avait les villes fortes de Lugoj, Caransebeș, Mehadia, Lipova, ainsi que le comté d'Amlaș, comme apanage de la famille cantacuzine, en vertu des privilèges impériaux »<sup>8</sup>.

Ni le diplôme léopoldin, ni la chronique valaque ne font aucune allusion à une reconnaissance officielle de la part de Vienne des droits du prince Șerban au trône d'un Empire byzantin restauré. Une pareille reconnaissance semble n'être qu'une légende cultivée par la famille ou bien par certains milieux de la cour. Anton Maria del Chiaro, le secrétaire italien de la cour de Brâncoveanu, intime de Constantin et Mihaïl, frères du prince Șerban (« questi due ultimi fratelli da me ben conosciuti, e che molte volte degnavansi invitarmi alla loro mensa ») ne parle, dans son *Histoire des révolutions modernes de la Valachie*, que d'une reconnaissance de la descendance impériale des Cantacuzène : « da lui [l'empereur Jean Cantacuzène] pretendono la Discendenza loro i Cantacuzeni moderni, che però portano nell'Arma loro Gentilizia l'Aquila Imperiale, il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di Gloriosa memoria allorchè li dichiarò conti del Sagro Romano Imperio »<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> L'importance de ce programme a été mise en évidence par Eugen Stănescu, *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene*, dans *Cronicari Munteni*, édité par Mihaïl Gregorian, Bucarest, 1961, p. LXXVIII.

<sup>8</sup> Anonyme, *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, édité par Const. Grecescu, Bucarest, 1959, p. 14.

<sup>9</sup> Anton-Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718, p. 124.

Le temps aidant, la légende est devenue de plus en plus confuse. En 1692 déjà, un envoyé des Autrichiens (le comte Marsigli) informait l'empereur que feu le prince de Valachie aurait eu l'intention de refaire l'Empire grec avec l'aide militaire... du tsar : « da un prete Greco mi è stato comunicato il concerto di fù Serbano Vaiuoda di Valachia, col Czar di Moscouia per introdurlo all'Imperio Greco, servendosi del mezzo delle di lei armi per facilitarlo »<sup>10</sup>.

Dimitrie Cantemir (marié en 1699 à Cassandre, fille de Șerban Cantacuzène) est du même avis, dans une note de son *Histoire de l'Empire Othoman* où il écrit notamment que feu son beau-père « fit aussi une étroite alliance avec les deux frères Jean & Pierre Czars conjointement de *Moscovie*. On lui promettoit pas moins en cas que *Constantinople* fût pris, que de le faire déclarer Empereur des *Grecs*, comme représentant par son extraction l'ancienne famille des Empereurs de son nom »<sup>11</sup>. Mais le dernier mot des Russes, qui a heureusement subsisté jusqu'à nos jours, la réponse adressée par le « trio » impérial (Ivan Alexeievitch, Piotr Alexeievitch, futur Pierre le Grand, et Sophia Alexeievna) n'a rien à faire avec le *concerto* dont Marsigli faisait état à l'empereur.

Les termes de cette esquisse de traité<sup>12</sup> sont généralement assez vagues, à l'exception de deux clauses explicites. La première conditionne la libération de la Valachie d'une participation roumaine à une éventuelle campagne contre les Tartares (hordes de Crimée et de Bélogorod). La seconde, une clause sévèrement prohibitive, interdit l'annexion par ou la soumission à n'importe quel autre État, ainsi que tout serment de vassalité.

Il est bien possible que les hésitations du prince Șerban à demander l'aide des tsars aient leur source dans les prétentions moscovites à la succession byzantine, car rien ne peut rapprocher deux héritiers intéressés par l'un et le même héritage. Le fait est que les négociations avec la Russie ont été engagées peu avant la mort du prince, et surtout comme une issue de secours à un moment de grande pression aussi bien de la part de l'Autriche que de la Turquie.

Le 28 décembre 1688, date à laquelle le Père Isaïe, archimandrite du monastère Saint-Paul d'Athos recevait les conditions russes pour les faire passer en Valachie, le prince Șerban était déjà mort.

Dans les dernières années de son règne un chroniqueur avait interpolé et commenté dans une compilation historique un texte très intéressant sur les origines des prétentions russes au titre impérial et leur manque total de substance (à son opinion, au moins) :

« Après Ivan grand cnéaz des Moscovites, son fils, Basile Ivanovitch lui succéda. Celui-ci était né d'une mère grecque, la nommée Sophie, fille de Thomas Paléologue, le despote de Morée (c'est-à-dire de Péloponnèse). Il prit à grandes forces la ville forte de Smolensk, qui était aux Polonais,

<sup>10</sup> Lettre envoyée de Constantinople en avril 1692. Const. Giurescu et N. Dobrescu, *Documente și regește privilegiate la Constantin Brâncoveanu*, Bucarest, 1907, document n° 101.

<sup>11</sup> D. Cantimîr, *Histoire de l'Empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence*, traduit par de Jonequières, Paris, chez Le Clerc, 1743, t. II, p. 161.

<sup>12</sup> *Acte și documente relative la istoria renascerei României*, édité par A. Sturdza et C. Colescu-Vartic, Bucarest, 1902, t. I, (1391–1841), pp. 12–14.

aux Litvaniens et, par des guerres fréquentes s'empara de Kazan, domaine des Tartares, et étendit son pouvoir sur d'autres territoires. Ensuite, *se croyant élu par la chance, il commença à s'intituler empereur* [italiques de l'auteur]; et désormais, tous les souverains de Moscou prennent le titre d'empereur, tandis qu'auparavant ils s'appelaient *cnéaz*, c'est à dire duc, ou en roumain « domnu », comme leurs voisins : les Polonais, les Suédois et d'autres, les Allemands, les Français et d'autres nations, tous, jusqu'à présent l'appellent *dux Moscovie* et jamais *imperator* comme il s'intitule lui-même »<sup>13</sup>.

On voit que le chroniqueur met sur le même plan le « *cnéaz* » ou « *dux Moscovie* » et le prince valaque ; « *dux* », « *cnéaz* » et « *domn* » (voïvode ou prince de Valachie) apparaissent comme synonymes. Les prétentions impériales russes ne sont même pas justifiées par la filiation de Paléologue authentique du tsar Basile Ivanovitch, mais tout simplement par la chance. L'auteur est, d'ailleurs, à ce point adversaire du tsarisme, qu'il passe par-dessus ses ressentiments envers les Cantacuzène, qui forment une sorte de refrain dans sa chronique, car, finalement, ses arguments ne font que flatter les visées impériales des Cantacuzène, en contestant du point de vue théorique les droits d'un rival dangereux.

Des expressions comme « désormais », « jusqu'à présent », employées dans le commentaire du chroniqueur valaque ne faisaient que rendre actuel le texte interpolé, en relevant l'intérêt que les intellectuels du temps accordaient au problème de la légitimité du pouvoir. A la même époque, en Moldavie, Miron Costin se prononçait contre l'attribution du titre de roi de Hongrie aux princes transylvains :

« On donne le nom de roi de Hongrie aux princes transylvains ; en ce qui me concerne je ne peux les appeler ainsi, parce qu'ils ne sont pas des rois, mais de vrais princes ou *cnéaz* »<sup>14</sup>.

### LES EMBLÈMES \*\*\*

#### 1. PREMIÈRE FORMULE D'INTÉGRATION EMBLÉMATIQUE

A. Les représentations héraldiques du temps de Șerban Cantacuzène sont une véritable métaphore des ambitions impériales du prince : c'est l'aigle bicéphale qui porte au cœur le traditionnel corbeau valaque, la croix

<sup>13</sup> Radu Popescu, *Istoriile Domnilor Țării Românești*, édité par Const. Grecescu, Bucarest, 1963, pp. 27—28.

<sup>14</sup> Miron Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la Aronă Vodă încoace*, dans *Opere*, ESPLA, Bucarest, 1958, p. 43. N. Iorga fait, dans le sixième tome de *L'histoire des Roumains et de la Romanité Orientale* (Bucarest, 1940, p. 312), le commentaire suivant à ce passage : « ... [Costin] nie décidément le caractère royal attribué à la monarchie magyare de ce côté [de Transylvanie] ».

\*\*\* Il est nécessaire d'apporter quelques précisions sur l'objet des analyses contenues dans ce chapitre. Il s'agit de surprendre la manière dont un idéal se laisse deviner à travers certaines métaphores visuelles. Systématiser une catégorie de témoignages sur l'existence presque insaisissable d'un idéal, voilà donc la véritable intention de l'auteur de ces pages. Ces métaphores visuelles ne forment pas une héraldique dans le sens « classique » du mot, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Europe Orientale.

au bec (voir la pierre écrite dédicatoire — « pisanie » — de l'église du monastère de Cotroceni. Figure 1 ; planche, type 3a). Cet emblème est une preuve du fait que « la pensée et l'intention de Șerban Voïvode était d'être lui-même



Fig. 1. — Pierre écrite dédicatoire. Église de la Dormition, monastère de Cotroceni (1679–1680). Détail.

empereur à Tsarigrad » comme une chronique moldave en fait écho un demi-siècle plus tard, mentionnant également que Șerban « nourrissait le ferme espoir de réussir à libérer toute la chrétienté de ce côté-ci de Tsarigrad de sous l'emprise des Turcs » et qu'il « était convenu avec les Alle-

Pour ce qui est de l'emblème à l'aigle-et-corbeau type Cotroceni, il est, très difficile de considérer l'aigle comme un *écu* armorial. (Alexandru Popescu, *Șerban Cantacuzino*, Bucarest, Ed. militară, 1978, p. 104). On voit clairement, surtout sur la Bible de 1688, qu'il s'agit d'un médaillon suspendu au cou de l'aigle. L'auteur de la première synthèse sur la *Știința și arta heraldică în România* (Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1977). Dan Cernovodeanu, en est du même avis lorsqu'il écrit, à propos de l'emblème ornant la Bible de Bucarest, que « dans la seconde partie du règne de Șerban Cantacuzène la situation est inverse, l'oiseau héraldique de la Principauté valaque apparaissant en position subordonnée par rapport à l'aigle bicéphale byzantine » (p. 75).

Le symbole de l'aigle à deux têtes, constamment impliqué dans nos analyses, connu une diffusion très large, au point de le rendre complètement atypique : il se retrouve, à d'époques différentes, un peu partout dans les Balkans. Même le premier « pattern » d'intégration emblématique a son histoire à lui, car il apparaît déjà sur une pièce de broderie d'Athos au XIV<sup>e</sup> siècle (voir *Hilandarski Zbornik*, 2, 1971). Il faut donc tâcher la récupération d'un contexte particulier de l'emploi de ce symbole, ainsi que des significations qui se dégagent du recours conscient à un certain jeu de symboles.

Pour conclure ces précisions, ajoutons que nous avons décidé de nous concentrer sur la signification des emblèmes du prince. L'examen des titres assumés par Șerban Cantacuzène doit constituer l'objet d'une investigation séparée ; nous nous bornons à rappeler les lettres T.T., ornant le sceau du prince et interprétées comme initiales des mots Țar Țarigradski (N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, t. II, Bucarest, 1928, p. 39).

mands [c'est à dire les Autrichiens, *note D.I.*], la Moscovie et les Polonais »<sup>15</sup>.

L'emblème hybride de Cotroceni paraît d'une nouveauté saisissante surtout si on le compare à un exemple de la tradition héraldique valaque, tel le corbeau figuré sur la pierre tombale de Matei Basarab, à Arnota (fig. 2 ; planche, type 2), exemple qui ne le précède que d'un quart de



Fig. 2. — Pierre tombale de Matei Basarab (+1654). Monastère d'Arnota. Détail.

siècle. Le prince Matei avait représenté le type du voïvode profondément ancré dans les réalités de son pays. Son réalisme politique ne contenait pas d'élément spectaculaire : être prince régnant de Valachie signifiait pour lui le dernier échelon d'une hiérarchie et non pas un tremplin vers la suprême dignité impériale. N'oublions tout de même pas que l'emblème intégrée, aigle-et-corbeau, apparaît déjà sur le sceau et les médailles de Mihnea III Radu (1658—1659).

<sup>15</sup> Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei de la Dabija-Vodă pînă la a doua domnie a lui Constantin Mavrocordat*, édité par Iorgu Iordan, ESPLA, Bucarest, 1955, p. 168.

La chronique a été écrite après 1732.

L'aigle-et-le-corbeau qui surmontent l'entrée dans l'église de la Dormition de la Vierge de Cotroceni peuvent être remarqués aussi sur d'autres œuvres d'art contemporaines. Il y en a trois d'une importance particulière :

— les élégantes armoiries encastrées dans la paroi est du clocher (1680—1681) au couvent de Cotroceni (fig. 3) ;

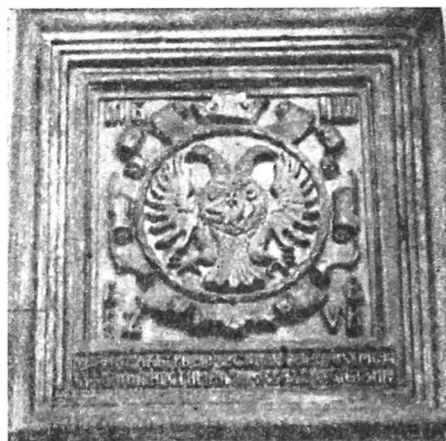


Fig. 3. — Armoiries. Paroi est du clocher (1680—1681). Monastère de Cotroceni.

— la pierre tombale de Șerban Cantacuzène (+1688), à l'intérieur de l'église de la Dormition (fig. 4) ;

— la page dédicatoire de la Bible de Bucarest (1688), première édition d'une traduction intégrale de la Bible en roumain (fig. 5). L'emblème imprimé sur la page est accompagné de huit vers d'explication signés par « le très humble serviteur de Votre Altesse Radu le Logothète [Greceanu] » et remplis d'allusions politiques transparentes :

« Le soleil, la lune, la harpie et le corbeau ensemble  
ainsi que l'épée et le sceptre en ton honneur se rassemblent.  
Ceux-ci composent ô, Maître, un emblème éclatant :  
le soleil et la lune à la place des parents,  
Ils te donnent naissance de nouveau, ô, lumière,  
digne gouverneur du peuple et des terres.  
Quant au corbeau qui nourrissait l'affamé Élie  
avec la croix, Seigneur, t'apporte de l'appui.  
Déploie tes ailes, comme l'aigle, et domine !  
avec épée et sceptre triomphe et ruine  
Tes ennemis visibles et invisibles car  
nous prions à genoux Dieu de notre part  
Qu'Il te donne de la force dans un règne glorieux,  
de la paix et du calme et un sort heureux.  
Et même au paradis et dans sa grâce  
que le Céleste Empereur t'accorde une place ».

Dimitrie Cantemir donne, dans son *Histoire Hiéroglyphe*, un équivalent littéraire involontaire de la formule d'intégration avancée type Cotroceni :

« Les plumes du feu corbeau [Șerban Cantacuzène] se distinguent de celles du corbeau actuel [Constantin Brâncoveanu], ayant deux faces :



Fig. 4. — Pierre tombale de Șerban Cantacuzène (+1688). Intérieur de l'église de la Dormition; Cotroceni. Détail.



Fig. 5. — Bible de Bucarest (1688). Page dédicatoire. Détail.



Fig. 6. — Anciennes portes en bois (1707) de l'église de la Dormition du monastère de Cotroceni, actuellement au Musée de Mogoșoaia. Détail.

l'une noire, comme les plumes du corbeau, l'autre tachetée comme celles de l'aigle, et gris fer comme celles du vautour »<sup>16</sup>.

B. Une variante de ce « pattern » d'intégration est également liée à la famille des Cantacuzène et à ses idéals politiques. Les anciennes portes en bois de l'église de la Dormition de Cotroceni (1707, donc une vingtaine d'années après la mort du prince Șerban) sont ornées, sur leurs panneaux rectangulaires supérieurs, d'aigles bicéphales surmontés de couronnes (fig. 6 ; pl., type 4). L'emblème valaque est remplacé par un bouclier à la croix de Saint-Georges. La composition symbolise la protection accordée à l'orthodoxie par l'ancienne Maison des Cantacuzène (les portes ont été commandées par un des « protégés », Axentie, ex-métro-

<sup>16</sup> D. Cantemir, *Istoria Ieroglifică, Opere Complete*, vol. IV, Bucarest, Ed. Academiei, 1973, p. 272. Dans son allégorie Cantemir parle de « la monarchie des oiseaux » (la Valachie), du « Corbeau » (le prince valaque, en général), ainsi que du « Corbeau qui fut, avant lui [Brâncoveanu], le supérieur des oiseaux » (Șerban Cantacuzène).

polite de Sofia) et fait allusion à une croisade anti-ottomane ardemment désirée, la croix de Saint-Georges étant le signe de l'ordre Constantinien.

La qualité de grand maître de ce « saint, angélique et doré ordre impérial du grand martyr Georges »<sup>17</sup> (qualité revendiquée aussi par les Flavii-Angeli-Comneni de Parme) est reconnue et témoignée par l'empereur Charles VI en faveur des Cantacuzène. L'acte de reconnaissance impériale, dont le *ban* Mihaïl Cantacuzène possédait une copie authentifiée par la Chancellerie de Vienne, est daté le 1<sup>er</sup> février 1735 et destiné à Radu/Rudolf Cantacuzène, fils de Ștefan Cantacuzène Voïvode<sup>18</sup>. Ce Radu avait dressé une liste des grands maîtres de l'ordre, liste transcrite par l'auteur de la *Généalogie* au début de son livre. En 1680 Șerban lui-même y figure en tant que grand maître de l'ordre. Après sa mort il n'y a personne sur la liste jusqu'à 1712, quand y paraît le nom de Constantin (le *Stolnic*, sans doute). Il est possible qu'après la mort de Șerban, le titre soit revenu à son frère Iordache (Gheorghe) qui se trouvait, à ce moment-là, à la tête d'une grande ambassade de soumission à Vienne, d'où il ne reviendra que quelque trois ans plus tard, à la veille de sa mort (1692). Son souci pour garder le monopole d'un nom qui attirait des prétendants plus ou moins dangereux (v. Appendice 2), sa formation intellectuelle (il s'est occupé de la parution de l'*Évangile* de 1682), le fait qu'il était le frère préféré de Șerban, tout contribue à le recommander comme le plus probable successeur à la suprême dignité de l'ordre.

De toute façon, au *coeur de l'aigle bicéphale qui orne sa pierre tombale, paraît, dans un médaillon cordiforme, la croix de Saint-Georges stylisée*, ce qui différencie cette composition héraldique de celle de la pierre tombale d'un autre frère cantacuzin, ağa Matei, mort en 1685 et enterré aussi dans la nécropole de Cotroceni (fig. 7 ; pl. type 4 et fig. 8 ; pl. type 1).

En ce qui regarde le document impérial qui octroie la conduite de l'ordre Constantinien à Radu Cantacuzène, il faut dire que cet acte mentionne expressément que « la très ancienne famille des Cantacuzène descend des Empereurs des Romains de l'Orient et de l'Occident... », ce qui équivaldrait à une reconnaissance de l'origine impériale des Cantacuzène, arrivée malheureusement à un moment où les représentants de cette Maison établis à l'étranger ne jouaient que tout au plus le rôle d'une partie de manœuvre entre les mains des Autrichiens.

On a déjà vu que les emblèmes étudiés ont, pour la plupart, un rapport avec le couvent de Cotroceni. L'abondance de symboles concentrée dans l'appareil héraldique de l'établissement cantacuzin n'était pas fortuite ; la fondation même d'un établissement religieux d'une telle envergure aux premières années (1679—1680) d'un nouveau règne (1678—1688) n'était pas non plus. Constantin Brâncoveanu va aussi faire ériger la plus grande de ses fondations au commencement (1690—1692) d'un long règne (1688—1714). Ces efforts prenaient ainsi la valeur des véritables manifestes politiques et religieux, démontrant que le nouveau prince était prêt

<sup>17</sup> Banul Mihaïl Cantacuzino, *op. cit.*, pp. 326—327.

<sup>18</sup> V. aussi *Documente privitoare la familia Cantacuzino din arhiva G. Gr. Cantacuzino*, publiés par N. Iorga, Bucarest, 1902. Doc. n° LXXXVI.



Fig. 7. — Pierre tombale  
du spathaire Iordache  
(+1692). Cotroceni. Dé-  
tail.



Fig. 8. — Pierre tombale  
de l'ağa Matei (+1685).  
Cotroceni. Détail.

à assumer le patronage des chrétiens orthodoxes de tout l'Empire ottoman<sup>19</sup>.

## 2. DEUXIÈME FORMULE D'INTÉGRATION

Quoique la solution d'intégration précédente paraisse avoir été la plus agréée, elle n'est pas unique. La *Liturgie* imprimée à Bucarest en 1680 offre l'exemple d'un autre type de coexistence des symboles héraldiques (fig. 9 ; pl., type 5a). La position de l'aigle impérial au cimier des armoi-



Fig. 9. — *Liturgie* (1680). Page dédicatoire.

ries est moins avantageuse que celle du corbeau. Néanmoins les dimensions de l'aigle augmentent dans les compositions similaires ornant *l'Évangile* de 1682 et *l'Apôtre* de 1683 (figs 10 et 11 ; pl. types 5b et 5c). L'aigle bicéphale croissant commence à suggérer le même rapport de subordination

<sup>19</sup> Pour les problèmes de ce patronage voyez au moins le huitième chapitre (*Le patronage par les princes Roumains de l'Eglise byzantine et de la civilisation*) du livre de N. Iorga *Byzance après Byzance*, ed. cit., pp. 159—205.



que dans la première formule d'intégration. La priorité de la descendance paternelle, impériale, est respectée aussi par les auteurs des vers qui accompagnent les armoiries respectives. Dans les deux derniers des trois poèmes



Fig. 10. — *Evangile* (1682). Page dédicatoire.



Fig. 11. — *Apôtre* (1683). Page dédicatoire.

qu'on cite plus bas, l'aigle (« la harpie ») est mentionné avant l'autre symbole héraldique, le corbeau <sup>20</sup>.

<sup>20</sup> La signification politique des vers de dédicace de l'époque a été mise en relief par Virgil Căndeă, dans *Semnificația politică a unui act de cultură feudală*, *Studii*, 3, 1963, pp. 656—657. L'auteur s'occupe, dans une note, de l'évolution des emblèmes imprimés sur les livres parus pendant le règne de Șerban Cantacuzène ; il considère l'emblème de la *Bible* de 1688 comme un couronnement de l'héraldique du prince. Il ne s'agit, en réalité, que de reprendre un type déjà constitué au moment de la fondation du monastère de Cotroceni.

Pour rester à cette deuxième formule d'intégration, il faut dire que la priorité accordée par les poètes (des vers que nous allons citer) à la descendance paternelle semble tout à fait normale, même en dehors de toute implication impériale. Pourtant, les *préfaces* des livres, à la différence des poèmes dédicatoires, ne font allusion à l'ascendance impériale du prince qu'à partir de 1683. En 1680 le métropolite Teodosie insiste sur le fait que le prince est « création et épanouissement de nos terres » ; en 1682, dans la préface à l'*Evangile*, rédigée au nom du prince même, il se déclare digne maître du « trône honoré de nos aïeux et bisaïeux », c'est-à-dire des Basarab. Pour un nouveau prince il était donc question de rappeler au « grand public » (habitué à trouver dans les avant-propos des livres des considérations sur l'opportunité de la publication des textes respectifs) les droits du voïvode à la dignité princière. Les vers dédicatoires, dépourvus de dimensions didactiques, n'engagent pas de rapport direct avec les lecteurs. Destinés au prince, ils exaltent, dès le début de son règne, le souvenir de son noble ascendance paternelle, souvenir qui ne s'insinue dans les préambules des livres qu'à partir de 1683, date à laquelle Șerban Cantacuzène pouvait se permettre de reléguer les Basarab au plan second.

Voici d'abord les vers de la *Liturgie* :

« Cet emblème dûment se compose  
 Au bénéfice de ce maître qui la domine  
 Car du côté de son père il descend de l'empire  
 Et par sa mère — de la principauté.  
 Toi donc, Seigneur, qui as tout disposé  
 Garde-le, constant et ferme, et le protège  
 Car c'est toi seul qui es l'empereur  
 Éternellement immuable et fort ».

Les vers de l'*Évangile* de 1682 :

« Les harpies et les emblèmes sont les signes de l'Empire,  
 Ainsi que le corbeau celui de la principauté  
 Qui orne dignement ce prince éclairé.  
 Des deux emblèmes également héritier,  
 Il maîtrise la harpie, du côté de son père,  
 Et domine le corbeau, du côté de sa mère.  
 Toi donc, Seigneur, qui es le grand empereur,  
 Qui as sacré toi-même ce prince éclairé  
 Accorde-lui la paix, le sort heureux,  
 Sur le trône des ancêtres, un règne glorieux ».

Les vers de l'*Apôtre* de 1683 :

« Les philosophes, tous, appellent la harpie empereur  
 Et du corbeau disent qu'il nourrit les prophètes.  
 Ceux-ci couronnent ensemble le prince Șerban Voïvode,  
 Signes en même temps des souches de la famille.  
 La harpie, du côté de son père — le sang impérial,  
 Le corbeau, par sa mère — descendance princière.  
 On supplie donc Dieu qu'à ce prince éclairé  
 Il lui accorde sa grâce et un règne heureux ».

### 3. DES SOLUTIONS NON INTÉGRÉES

A. *L'aigle bicéphale seul* est souvent représenté, surtout dans l'orfèvrerie, comme un signe destiné à souligner le caractère privé de tel ou tel don, offert par le prince ou par sa famille à quelque établissement religieux (fig. 12 ; pl., type 1). Il joue un rôle similaire à celui de petits portraits de famille brodés, par exemple, sur les épitaphes de Cotroceni, Tismana ou Biserica Doamnei, ou bien, ouvragés au repoussé sur diverses pièces en argent.

B. *Le corbeau seul* paraît sur l'inscription de Biserica Doamnei, église bâtie en 1683, probablement dans l'intention de servir de chapelle à un des palais de Șerban Cantacuzène. L'existence d'un palais pourrait expliquer cette option héraldique prudente, car un tel édifice est toujours un symbole de la vie politique du pays (fig. 13 ; pl., type 2).

On a déjà vu que la politique panorthodoxe et celle panbalkanique avaient acquis un centre distinct, dans le récent monastère de Cotroceni. Cette spécialisation des fonctions, où un grand monastère, fondé par le prince même, assume une partie de la politique extérieure (le patronage panorthodoxe) se retrouve aussi dans la Moldavie contemporaine. Gheorghe Duca, qui a précédé Șerban Cantacuzène sur le trône valaque, pour être

transféré par les Turcs à Jassy en 1678, avait transformé le monastère de Cetățuia dans une résidence du patriarche Dosithée de Jérusalem. Le couvent de Cetățuia, construit sur une des collines qui dominent Jassy, au



Fig. 12. — Diskos en argent, œuvre du Maître E.V. de Braşov, offert par le prince Șerban au monastère de Cotroceni en 1680. Actuellement au Musée de Mogoşoaia.

cours du premier règne de Duca en Moldavie (en 1672) était devenu le siège d'une intense activité typographique, destinée aux Grecs de tout l'Empire ottoman.



Fig. 13. — Pierre écrite dédicatoire. Biserica Doamnei (1683), Bucarest. Détail.



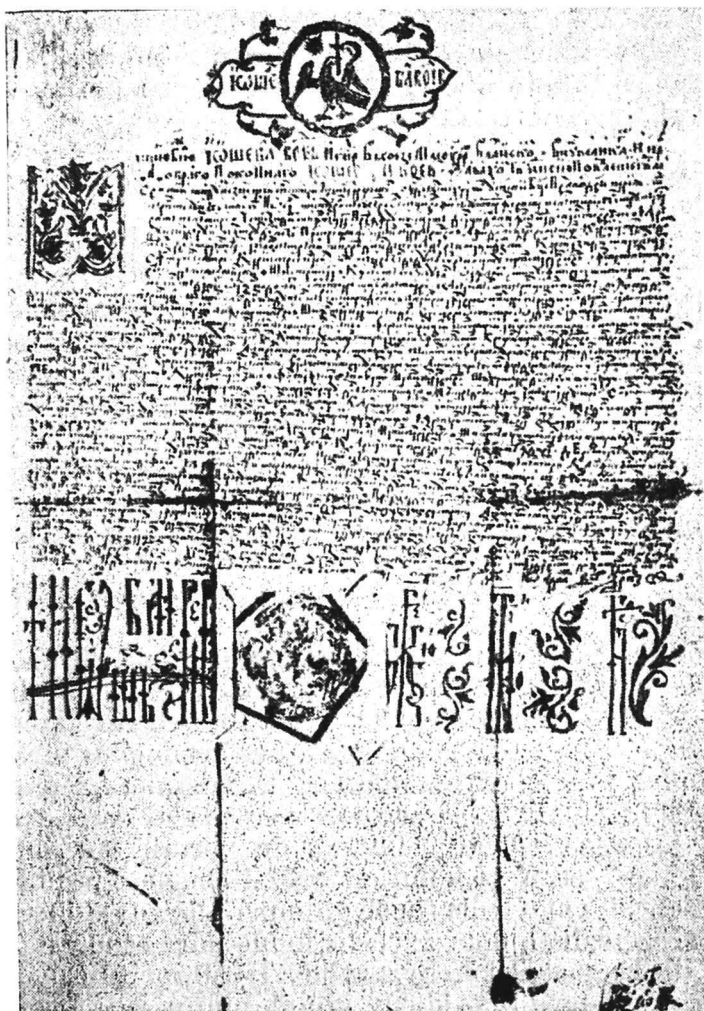


Fig. 14. — Acte signé par Șerban Cantacuzène (1679).

Șerban Cantacuzène, dont les ambitions de fondateur avaient été déjà réalisées par l'édification du monastère de Cotroceni, ne tenait plus à figurer en tant que fondateur de l'Église de la Princesse (Biserica Doamnei) de Bucarest. Il concède ce droit à sa femme, Marie. Pour la fille de Gheorghe Ghețea, ex-marchand de bure de Nicople <sup>21</sup>, le corbeau valaque comme emblème était déjà trop.

Le corbeau seul pare aussi les en-têtes de certains actes scellés par la chancellerie du prince (fig. 14). La vie de palais et l'activité de chancellerie étaient, à coup sûr, plus réceptives aux solutions stéréotypés, dans la tradition valaque. Le prince lui-même n'a jamais manqué à souligner la parfaite assimilation de sa famille à l'aristocratie locale, ainsi que ses droits justifiés au trône de Valachie, en qualité de « véritable petit-fils du bon et très ancien prince Șerban Basarab Voïvode », comme tout livre paru au

<sup>21</sup> Radu Greceanu, *Istoria Domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod (1688—1714)*, édité par Aurora Ilieș, Bucarest, 1970, p. 59.

cours de son règne le présente <sup>22</sup> ; d'ailleurs, en concordance avec la politique de son père, le *postelnic* Constantin, lequel, bien que né et élevé à Constantinople, s'était placé à la tête des défenseurs les plus acharnés des droits de l'aristocratie valaque contre « les Grecs de Tsarigrad ».

#### 4. FORMULE DE DÉSINTÉGRATION : LE PARFAIT ÉQUILIBRE FORMEL

Le récit pittoresque d'un étrange épisode (voir Appendice 1) suggère que même le penchant de Șerban Cantacuzène à la superstition n'était pas en dehors du mécanisme de sa pensée héraldique. Son attachement à un certain symbolisme, qui dépasse parfois le seuil de la conscience, est confirmé par l'importance inhabituelle accordée à la découverte, après une partie de chasse à courre, d'un petit monstrueux à deux têtes dans la matrice d'une hase.

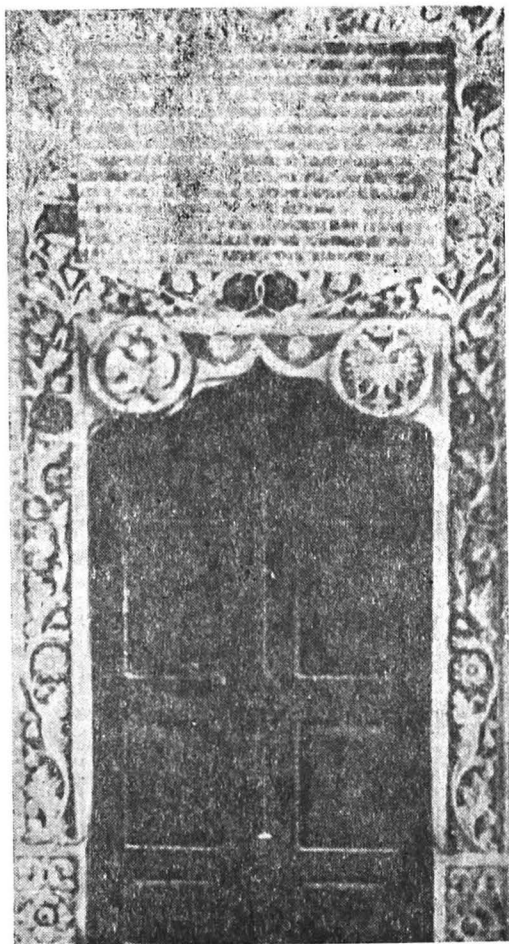
Bien que l'augure fût interprété différemment par des courtisans érudits, le prince accepta la prédiction la plus pessimiste, basée sur le potentiel de désintégration contenu dans toute créature hybride (« ... de la famille de Șerban Voïvode deux têtes se hausseraient, l'une contre l'autre, tirant dans des directions opposées... elles causeraient de gros dégâts et endommagements au pays... »).

La « tête » qui consolida finalement son autorité, Constantin Brâncoveanu, adopta de nouvelles formules emblématiques. La *pisanie* de l'église principale du monastère de Horezu en constitue un exemple révélateur. Le caractère hors-ligne d'une telle fondation oblige à une étude plus attentive de la *pisanie* mentionnée ; on remarque d'abord la complète séparation des symboles — l'aigle bicéphale et le corbeau sont placés dans deux médaillons distincts, sur les deux côtés du linteau du portail. Au point de vue strictement formel ce serait la solution parfaitement équilibrée (fig. 15 ; pl., type 6). Pourtant, il s'agit de la fin de « l'impérialisme » valaque. Le nouveau prince était trop réaliste pour investir le moindre espoir dans les affaires compliquées de la succession byzantine. D'autant plus qu'il était confronté avec des problèmes quotidiens visant plutôt à la survie politique qu'à la suprématie impériale. L'aide militaire désintéressée de l'Autriche pour la libération de l'Orient chrétien s'était avérée depuis longtemps une simple illusion. C'est d'ailleurs un fait qui semble avoir été assez claire pour Șerban Cantacuzène lui-même, car on connaît ses efforts d'éviter, aux dernières années de son règne, toute intervention militaire directe de l'Autriche et d'obtenir en même temps un minimum de garantie russe.

L'attitude de la Maison de Habsbourg à l'égard de la Transylvanie « libérée », de même que l'expédition militaire autrichienne en Valachie (en novembre 1689, un an après la mort de Șerban Voïvode), avaient relevé la véritable nature de la politique orientale de la cour de Vienne. Le général Heissler, fait prisonnier par les soldats de Brâncoveanu en 1690, exemplifie parfaitement l'arrogance des Autrichiens. On lui attribue cette déclai-

<sup>22</sup> Dans le sens d'une plus que parfaite assimilation du prince, P. V. Năsturel considérait, dans une étude de généalogie et héraldique, que l'emblème ornant la *Bible* de Bucarest « ne représente pas un Cantacuzène régnant en Valachie, mais un Valaque régnant à Byzance » (*Neamul boierilor cantacuzini din ramura lui Șerban Voevod*, *Literatura și arta română*, XII, 1908, p. 322).

Fig. 15. — Portail de la Grande Église du monastère de Horezu (1690—1692).



ration cinglante faite au prince Constantin : « si je suis prisonnier, ce n'est que dès aujourd'hui, mais toi, tu es serf du moment même de ta naissance »<sup>23</sup>.

En même temps, la défaite des Turcs à Vienne n'annonçait nullement une époque de déclin rapide de l'Empire ottoman ; par conséquent, une politique d'équilibre entre les deux géants s'imposait comme seule valable pour les princes valaques. La tentative d'obtenir une participation russe à la balance du pouvoir dans le Sud-Est européen faisait partie du même jeu politique lucide.

La nouvelle ère de réalisme commençait par la limitation des objectifs politiques : on ne retenait de l'éclat du règne précédent que la conscience de la nécessité d'une politique culturelle panorthodoxe dont les traditions remontaient au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>.

On a vu qu'à Horezu le linteau du portail de la Grande Église expose néanmoins l'agile bicéphale (cette fois-ci dans un médaillon séparé), malgré l'abandon des idéals impériaux par le prince Constantin.

<sup>23</sup> *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, ed. cit., p. 32.

<sup>24</sup> Iorga considère le règne de Brâncoveanu une « monarchie culturelle » par excellence. V. le chapitre *La monarchie culturelle de Brâncoveanu*, dans *L'histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, ed. cit., pp. 479—561.

Cette présence n'est point dépourvue de signification. Grâce à sa mère, Stanca, sœur de Șerban Voivode, Brâncoveanu se croyait en droit de porter le nom de Cantacuzène. Cantemir l'accuse d'avoir signé de ce nom des lettres destinées à la cour de Vienne, fait qui provoqua, paraît-il, la réaction violente des frères du prince Șerban (V. Appendice 2). On entrevoit dans cet effort de Brâncoveanu de se faire prendre pour un Cantacuzène le désir de créer à Vienne l'impression d'une continuité politique en Valachie, afin de gagner le temps pour désamorcer lentement une alliance explosive <sup>25</sup>.

L'aigle de Horezu représente également le signe d'association de la plus importante famille du pays aux actions du nouveau règne, plus précisément à sa politique panorthodoxe. L'aigle à deux têtes figure sur les armoiries de tous les frères cantacuzins. Il est taillé, par exemple, dans la corniche de la *pisanie* à l'église de Afumați, bâtie par le *stolnic* Constantin en 1696, dans le linteau du portail de l'église de Fundenii-Doamnei, fondée par le spathaire Mihaïl en 1699, dans la pierre tombale du spathaire Iordache (+1692), ou bien dans la pierre tombale de l'ăga Matei (+1685).

Brâncoveanu, proche parent des Cantacuzène était aussi leur création. Il était donc à supposer que le neveu suivisse les conseils de ses oncles illustres, Constantin et Mihaïl, et qu'il défendisse les intérêts du clan. Mais, volontaire par nature, il n'est point difficile à détecter la source du conflit fatal qui l'opposa à ses oncles (après 1705), ainsi que jadis Șerban Cantacuzène avait été obligé à s'opposer à ses propres frères (les mêmes Constantin et Mihaïl), à sa mère (Elina) et à son neveu (Constantin Brâncoveanu) par amour des idéals plus élevés qu'un simple esprit de clan.

À l'époque de la fondation du monastère de Horezu on était encore très loin d'un conflit entre le prince et ses protecteurs les plus influents. Au contraire, ils étaient liés par une alliance étroite, renforcée à la suite d'une reconnaissance, un mois après la mort du prince Șerban, de tous les privilèges et possessions cantacuzins (l'acte est daté le 25 novembre 1688).

L'aigle taillé au-dessus de l'entrée de la Grande Eglise du monastère exprime justement l'esprit de cette coopération mutuellement avantageuse qui signifiait loyauté et appui pour Brâncoveanu, protection et sûreté pour les Cantacuzène.

En vertu de ces privilèges renouvelés, ils continuaient à dominer la vie politique du pays. La cour restait plus ou moins le spectacle d'une seule famille <sup>26</sup>, avec une distribution de première classe <sup>27</sup>.

<sup>25</sup> Et, en plus, un effort précoce de s'émanciper de sous la tutelle des Cantacuzène, par une habile manœuvre de superposition.

<sup>26</sup> « La Cour de Brâncoveanu, ainsi que celle de son prédécesseur est en effet une belle Cour, mais quand on y regarde bien on n'y voit qu'une seule famille avec ses parents et sa clientèle » (N. Iorga, *Scrisori de boieri, scrisori de domni*, troisième édition, Vălenii-de-Munte, 1931/1932, préface, p. 6).

<sup>27</sup> Dans *Dicționarul marilor dregători din Țara Românească și Moldova, Secolele XIV—XVII*, Bucarest, 1971, p. 136, N. Stoicescu écrit à propos du *postelnic* Constantin, père de Șerban Voivode : « Il a eu six fils : Drăghici, Șerban, Constantin, Mihaï, Matei et Iordache qui sont tous arrivés à de grandes dignités (*cas unique dans l'histoire de la Valachie — s.a.*). Ses filles ont été femmes et mères de grands dignitaires ».

## 5. FORMULE DÉSINTÉGRÉE : LA TRADITION RESTAURÉE

Le traditionalisme du règne de Brâncoveanu est illustré par les documents émis au nom du prince, dont les en-têtes et les sceaux n'exposent que l'image du corbeau valaque. La charte émise au profit des Canta-



Fig. 16. — Pierre écrite dédicatoire du Palais de Potlogi (1698). Détail.

cuzène, moins d'un mois après l'intronisation, constitue déjà un exemple d'héraldique conservatrice. Le prince revient à la tradition et il tient à le montrer en toute fermeté à ses sujets. L'ancien symbole du pays se rencontre sur des livres, des portraits et des *pisanii*. Il est intimement lié à la vie de la famille des Brâncoveni, paraissant sur les *pisanii* des grandes résidences de Potlogi (1698) et de Mogoșoia (1702), cette dernière destinée à son fils Ștefan (fig. 16).

Les vers de dédicace des livres changent de ton d'une manière significative. Le même Radu Greceanu qui avait composé le beau poème à l'honneur de Șerban Cantacuzène s'exprime de la façon suivante au début d'une traduction de saint Jean Chrysostome (*Mărgăritare*, Bucarest, 1691) :

« Le signe de la Principauté c'est le Corbeau à la Croix  
 Qui t'apporte du ciel de la force, Altesse,  
 Sur le trône des ancêtres, des anciens Basarab  
 Sur lequel tu es maître et règne à présent.

.....

L'emblème accompagnant ces vers a une particularité définitoire pour cette période de rajustement des idéals politiques : du rinceau qui entoure le corbeau surgissent des serres « végétalisées » qui serrent le sceptre et l'épée (fig. 17).



Fig. 17. — *Mărgăritare*, (1691). Page dédicatoire.

C'est ce qu'on observe également à l'emblème ornant un livre paru à Buzău, toujours en 1691 : *Pravoslavnică Mărturisire*. « Le cliché représentant cet emblème est le même qui servit à la *Liturgie* de 1680 [...] Sa partie supérieure fut quand même coupée et remplacée par une couronne. De l'aigle à deux têtes des Cantacuzène il n'en restent que les serres, tenant l'épée et le sceptre »<sup>28</sup>.

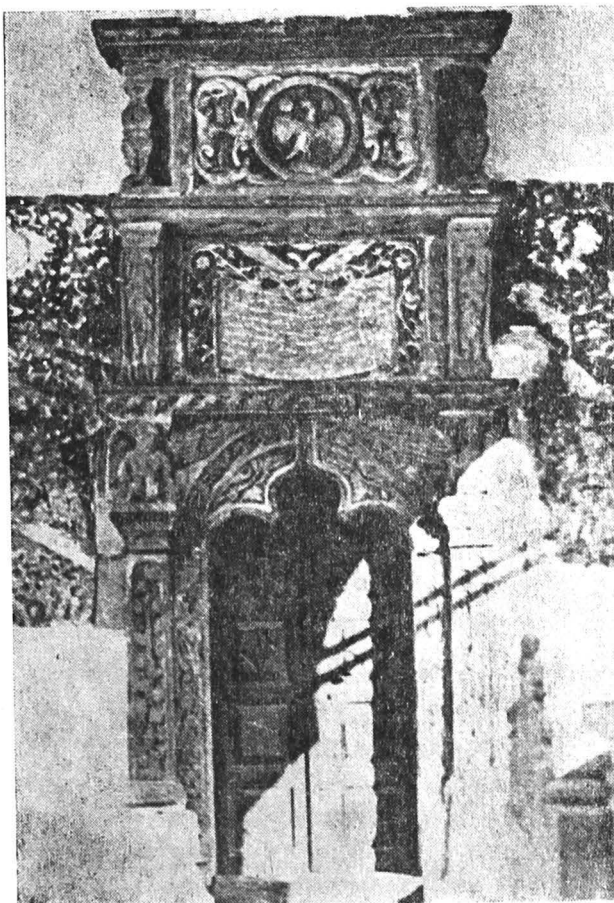
#### 6. FORMULE D'ASSOCIATION : LE PATRONAGE SUPRÊME

Tant que l'alliance des Cantacuzène et de Brâncoveanu fut en vigueur, on a tenté la réalisation d'une politique religieuse commune. Le spathaire Mihaïl Cantacuzène, pèlerin à la Terre Sainte et grand fondateur d'églises, met une de ses fondations, le monastère de Saint-Jean de Râmnicu-Sărat, sous le haut patronage de la principauté. Il s'agit

<sup>28</sup> Ioan Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche*, t. I, Bucarest, 1903, p. 321.



Fig. 18. — Portail de l'église de l'ex-monastère de Saint-Jean de Râmnicu Sărat.



d'une association *ad hoc*, destinée à souligner l'importance d'un établissement religieux qui « paraît avoir été l'un des plus grands du pays »<sup>29</sup>.

La composition assez chargée du portail de l'église témoigne notamment de l'existence du patronage princier : au-dessus de la *pisanie* ornée d'un aigle bicéphale, il y a une autre pierre, sans inscription, portant le corbeau encadré de rinceaux décoratifs.

Bien que placé plus haut, l'emblème valaque s'impose par rapport à l'aigle des Cantacuzène, inséré discrètement dans le texte gravé sur la pierre dédicatoire proprement dite (fig. 18 ; pl., type 7).

## 7. TROIS FORMULES DE RÉINTÉGRATION

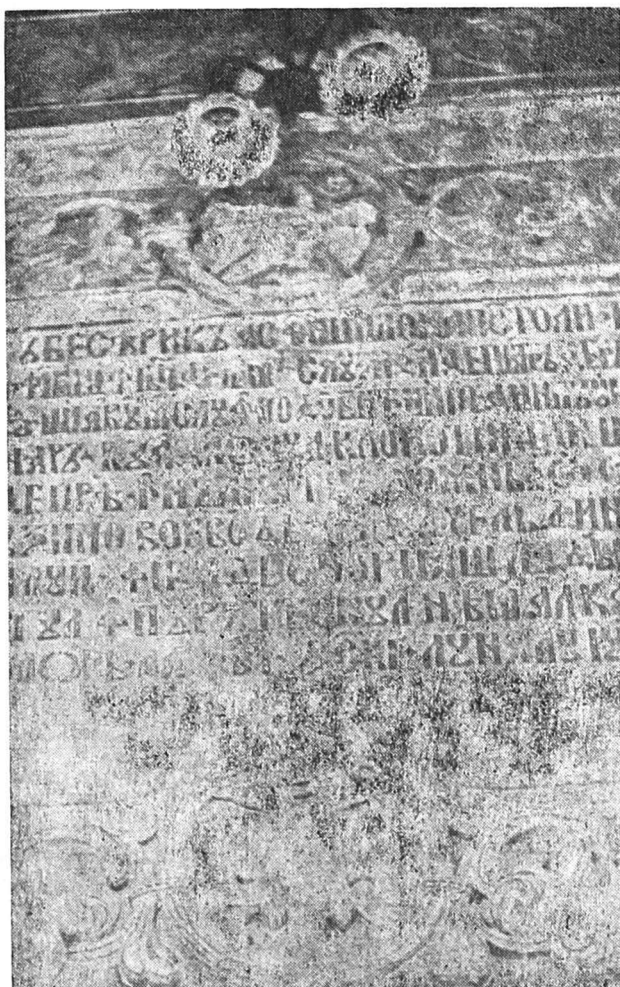
Un épilogue étrange à la question des idéals de restauration de l'Empire byzantin est offert par le règne de Ștefan Cantacuzène, à la veille de l'installation du régime phanariote en Valachie, c'est-à-dire à un moment de pression turque sans précédent. Fils du stolnic Constantin, Ștefan Voïvode était donc cousin de Constantin Brâncoveanu et neveu de Șerban Voïvode. Lui, ainsi que son père avaient été très actifs dans le détronement

<sup>29</sup> N. Ghika Budești, *Evoluția Arhitecturii în Muntenia și în Oltenia*, Partea a patra, *Noul stil din veacul al XVIII-lea*, Bucarest, 1936, p. 77.





Fig. 20. — Pierre écrite dédicatoire de l'église des Saints-Apôtres de Bucarest, rénovée en 1715. Détail. On perçoit avec difficulté le Corbeau, dans la partie supérieure de l'image, ce qui confirme le rôle secondaire du symbole.



Les vers qui se trouvent sur la page dédicatoire du *Livre d'heures* reprennent un encomion oublié d'environ trente ans :

« La Harpie, le Corbeau et la Croix, trois signes merveilleux  
Se présentent en hérauts de tes vertus ô, Maître.

La harpie est la marque de ta souche impériale,  
Le corbeau, lui, t'annonce maître de Valachie,

Et la croix te désigne gardien de la Foi,  
Ô, très chrétien Étienne, d'un cœur immaculé.

La croix va te garder en paix et en honneur,  
Ruinant tes ennemis, les rendant en poussière »

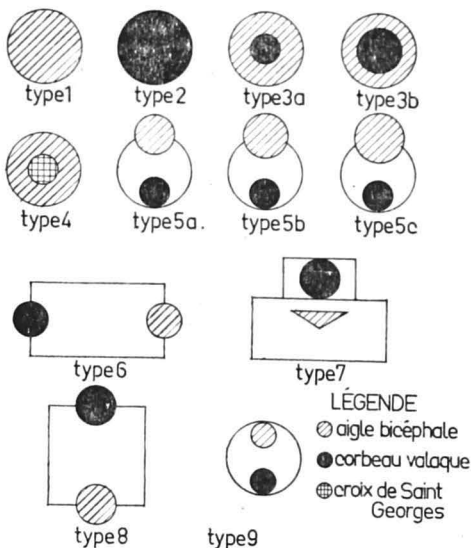
L'église des Saints-Apôtres de Bucarest, rénovée en 1715 par le prince Ștefan, possède une très intéressante *pisanie*. L'aigle et le corbeau la parent dans des médaillons séparés, de la même grandeur, disposés verticalement (fig. 20 ; pl., type 8), mais l'aigle est le symbole privilégié, placé juste au-dessus de l'entrée dans l'église, dans une zone de visibilité bien meilleure.

Que c'est bien celle-ci la hiérarchie désirée des symboles, le sceau du prince la confirme. Les éléments de la petite image, presque simultanément perceptibles, sont toujours verticalement disposés, mais cette fois-ci



Fig. 21. — Sceau du prince Ștefan Cantacuzène (1714–1716).

PLANCHE: TYPES D'EMBLÈMES



c'est l'aigle qui occupe la partie supérieur de la composition (fig. 21 ; pl., type 9).

Ce qui à l'époque de Șerban Cantacuzène fut une vigoureuse (bien que camouflée) prétention à la succession de Byzance se transforme pour Ștefan Voivode, dû à des circonstances entièrement défavorables, dans un affichage de blason de famille, compensateur et nostalgique.

Ștefan Cantacuzène a rapidement perdu son trône. Le vizir Gin Ali a su habilement exploiter les dissensions d'entre les membres de la famille des Cantacuzène pour détruire le clan, définitivement compromis à la suite de la trahison de Toma, cousin de Ștefan Voivode, passé dans le camp des Russes avant la bataille de Stănilești sur Prut (1711).

Au mois de juin 1716, Ștefan Cantacuzène et le *stolnic* Constantin étaient décapités à Constantinople. Deux jours plus tard, à Andrinople, les boyards de la partie cantacuzine adverse, le spathaire Mihaïl en tête,

partageaient le même sort. Le grand rôle politique des Cantacuzène était ainsi brutalement achevé. Le nouveau prince du pays, Nicolae Mavrocordat, déclencha des persécutions sauvages contre les survivants. Del Chiaro résume en quelques mots l'effondrement de la Maison Cantacuzine :

« Être Cantacuzène ou de leurs proches c'était un crime digne de la peine de mort »<sup>31</sup>.

#### LE RÈGNE AUTORITAIRE : SUGGESTIONS POUR UN MODÈLE

L'étude des idéals impériaux du règne de Șerban Cantacuzène ne clarifie qu'un aspect d'une période complexe, celui de l'élaboration des desseins d'un édifice politique de dimensions européennes, malheureusement non réalisé. En parallèle avec ce programme maximal, dont la réussite aurait été conditionnée par une ample conjoncture internationale, il ne faut pas négliger l'existence d'un programme de moindre envergure, visant à l'instauration d'un régime autocratique et d'une dynastie en Valachie, lui aussi finalement échoué. L'intensité des efforts réformateurs dirigés vers l'établissement d'une monarchie véritable prouve un surprenant synchronisme avec l'esprit européen du temps, car c'est bien l'époque de Louis XIV et de sa royauté exemplaire.

L'attitude des contemporains de Șerban Cantacuzène face à l'éventualité d'un règne autoritaire n'est que partiellement connue. On a déjà vu que la *Chronique anonyme de Brâncoveanu* prétendait que l'ambassade envoyée à Vienne pour prêter serment de vassalité avait demandé « que les princes fussent des autocrates et que leur volonté fût loi pour le pays et ses habitants, et que personne n'eût rien à redire ». Le chroniqueur attribue aux Autrichiens la réponse suivante : « que les princes soient des autocrates, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, soit de bien, soit de mal et que personne ne les y empêche — voilà une coutume mauvaise et païenne »<sup>32</sup>.

Plus tard, Neculce présente Șerban Voïvode comme « un homme terrible, qui ne respectait la volonté de personne »<sup>33</sup>.

Le patriarche Dosithée de Jérusalem aurait déclaré (selon le *ban* Mihaïl Cantacuzène) que « s'il [Șerban] avait été né autocrate dans une autre principauté européenne, son nom serait devenu fameux dans le monde entier ». Quant à l'opinion de l'auteur de la *Généalogie*, il se borne à affirmer que « le nommé Șerban Cantacuzène était un homme terrible et il avait de très hauts desseins »<sup>34</sup>.

Il paraît que l'idée d'autorité de Șerban Cantacuzène ait été fondée sur les modèles offerts par la Byzance disparue, où l'autorité impliquait

<sup>31</sup> Del Chiaro, *op. cit.*, p. 207 : « L'esser Cantacuzeno oppur loro Parente attribuivasi a un delitto degno di morte ». Il ajoute plus loin (p. 208) : « Ecco lo stato calamitoso di quella Casa Cantacuzena, ch'era stata sempre il rifugio de'poveri, e de'Forestieri ! ».

<sup>32</sup> *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, *ed. cit.*, p. 14. Une brève définition de l'autocrate (« aftocrator = singur Țiitoriu, carile la stăpînire altă soție nu are ») se rencontre dans le vocabulaire placé par Cantemir au début de son *Histoire Hiéroglyphique*, *ed. cit.*, p. 58.

<sup>33</sup> Neculce, *op. cit.*, p. 179.

<sup>34</sup> Mihaïl Cantacuzino, *op. cit.*, p. 251 et p. 212.

souvent un magnétisme direct émané par la personnalité de l'empereur. L'historien Filstich, par exemple, fait mention que « même les Mahométans respectaient le prince [Șerban] pour son éclat personnel »<sup>35</sup>. Cette assertion envoie à un passage de la *Chronique des Cantacuzène* qui spécifie que « son visage était si terrible que les païens et d'autres étrangers en étaient effrayés. Et pendant sa vie personne n'osa envahir le pays »<sup>36</sup>.

Del Chiaro écrit que les Turcs « s'en allaient de chez lui comme éblouis et effrayés par sa stature majestueuse et par le timbre terrible de sa voix » ; un envoyé des Turcs « à la vue de cette stature démesurée, de ces yeux grands qui produisaient l'effroi, à l'écoute du terrible ton de la voix du prince fut saisi d'une grande terreur et commença à trembler »<sup>37</sup>.

Le ton de ces commentaires rappelle celui des chroniques byzantines et, en particulier, de la *Grande Chronique* de pseudo-Sphrantzes (le métropolitain Macarius Mélissénos de Monembasie). Cette compilation a été utilisée par des historiens tels que Radu Popescu et Dimitrie Cantemir, ce qui démontre sa circulation dans les pays roumains<sup>38</sup>.

Voici, décrite dans la *Grande Chronique*, l'impression faite par l'empereur Manuel II Paléologue à l'occasion d'une visite de Moustapha, frère du Sultan Mourad, à Constantinople.

« ... le lendemain matin, le 1<sup>er</sup> octobre, il [Moustapha] est venu présenter ses hommages à l'empereur et à ses fils. [...] et les Turcs d'Asie, émerveillés à sa vue [à la vue de Manuel II, note D.I.] disaient qu'il ressemblait au fondateur de leur Loi, Mahomed, ainsi que Bajazet, son ennemi avait déclaré à son égard que "même celui qui ne connaît pas l'empereur, dirait, à sa simple vue que c'est bien lui l'empereur" »<sup>39</sup>.

Il ne s'agit, bien sûr, que de suggérer le type d'historiographie qui aurait pu offrir les « nourritures livresques » de l'idéal de vie de Șerban Cantacuzène. Pour conclure il vaut bien la peine de souligner la paradoxale actualité du modèle de l'autocrate byzantin dans une Europe où (à la Cour de Louis XIV) on était en train de réhabiliter ce modèle par la publication d'importantes sources présentant les personnalités de l'empire disparu sous un jour favorable.

## APPENDICE 1

Radu Popescu : *Istoriile Domnilor Țării Românești*, édité par Const. Grecescu, Ed. Academiei, Bucarest, 1963, p. 186.

Quelque temps après la mort de Zmaranda, sa fille, Șerban sortit se promener à Fintina Rece et, envoyant les échansons avec des lévriers et les jeunes nobles à chasser dans les taillis des alentours, il resta à regarder du devant de ses tentes. Ceux-là capturèrent quel-

<sup>35</sup> apud A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană*, Jassy, 1891, tome IV, p. 269.

<sup>36</sup> *Letopisețul Cantacuzinesc*, dans *Cronicari Munteni*, édité par Mihail Gregorian, Bucarest, 1961, t. I, p. 220.

<sup>37</sup> Del Chiaro, *op. cit.*, p. 138 et p. 141.

<sup>38</sup> V. Vasile Grecu, *Influența bizantină în literatura românească*, dans *Literatura Bizanțului, Studii*, Ed. Univers, Bucarest, 1971, p. 370. Idem, Introduction à *Memorii, Georgios Sphrantzes*, Ed. Academiei, Bucarest, 1966, p. XIV.

<sup>39</sup> Pseudo-Phrantzes sive Macarios Melissenos, *Chronicon, 1258–1481*, dans Georgios Sphrantzes, *Memorii, ed. cit.*, p. 257.

ques lièvres et, les apportant au prince, il distribua quelques-uns à ses boyards et envoya le reste à la cuisine ; et parmi les lièvres de la cuisine princière on trouva une hase qui était pleine et, en l'éventrant, on découvrit un petit prêt à être mis bas, à deux têtes et quatre pattes antérieures, dont une tête tirait dans une direction et l'autre à l'opposé, les corps joints au milieu d'une jointure indiscernable. Une fois le petit apporté devant le prince, étant aussi le patriarche Denis le Séroglane et le logothète Jean Kariophyle, chacun s'étonna de ce qu'une pareille bizarrerie pouvait signifier et chercha à l'interpréter à sa façon. Mais personne n'a su deviner, à l'exception du didascale Kakavelas car, ce qu'il a dit s'est en effet réalisé. Celui-ci avait dit que de la famille de Șerban Voievode deux têtes se hausseraient, l'une contre l'autre, tirant dans des directions opposées, et qu'elles causeraient de gros dégâts et endommagements au pays, du moment que ce signe étrange était apparu justement sur ces terres. Et se fut ainsi que se passèrent les choses car, après la mort de Șerban Voievode deux têtes se levèrent, Constantin Brâncoveanu du côté des Turcs, et Bălăceanul, le gendre de Șerban Voievode du côté des Autrichiens : mortellement acharnés l'un contre l'autre, ils ont ait couler beaucoup de malheur dans le pays...

## APPENDICE 2

Démétrius Cantimir : *Histoire de l'Empire Othoman où se voyent les causes de son aggrandissement et de sa décadence*, traduit par de Joncquières, Paris, chez Le Clerc, 1743, Tome Second, pp. 203—204

[une fois prince] il crut devoir ajouter un nouveau lustre à sa qualité en se nommant CANTACUZENE, & c'est ainsi qu'il signoit quand il écrivoit aux Rois & Princes étrangers. Dans ce tems-là demouroit à Vienne GEORGE CANTACUZENE frère du dernier Prince ȘERBAN, qui l'y avoit envoyé pour affaires vers l'Empereur LEOPOLD. Les Courtisans ou peut être l'Empereur lui-même, lui firent voir les lettres que ce nouveau Prince de Valachie écrivoit, signées CONSTANTIN CANTACUZENE. On lui demanda qui il pouvoit être ? GEORGE ne pouvant déguiser la vérité, ou peut être fâché de voir que la noblesse de son nom servit de voile à l'ambition d'un autre, avoua ingénument que c'étoit à tort que le Prince prenoit le nom de CANTACUZENE, & qu'il n'appartenoit à sa famille que du côté de sa mère. Non content d'avoir fait affront à Vienne à l'usurpateur de son nom, il en écrivit aussi à ses frères CONSTANTIN STOLNIC & MICHEL qui étoient alors en Valachie ; se plaignant du Prince, qui l'avoit exposé aux railleries de la Cour de l'Empereur, où les Courtisans se faisoient un plaisir malin de lui demander si c'étoit la coutume en Valachie, qu'un homme prit tel nom qu'il vouloit ; ou s'il lui étoit permis de s'approprier celui de sa mère ? Les CANTACUZENES qui n'avoient travaillé à l'élevation de BRANCOVAN à la Principauté de Valachie, que pour gouverner plus sûrement, sous son nom, & se rendre maîtres à l'abri de son autorité de toutes les richesses du païs ; n'eurent pas plutôt reçu cette lettre de leur frère qu'ils en firent une sévère réprimande au Prince : ils ne pûrent se voir deshonoré impunément avec toute leur famille par un homme, qui auroit dû sçavoir qu'à Vienne on est mieux informé de l'état des maisons de l'Europe ; & que prétendre en imposer de la sorte & déguiser ce qu'on est, c'est découvrir sa propre honte. Le prince s'excusa de son mieux, & ne manqua pas de fonder le droit qu'il croyoit avoir à ce nom sur son extraction maternelle. Les CANTACUZENES se trouvant encore plus choqués de cette réponse, lui dirent avec chaleur, qu'il pouvoit chercher ses ancêtres paternels partout où il voudroit ; mais que pour le nom des CANTACUZENES chez qui il avoit eu une mere, c'étoit un nom Royal & sacré pour lui ; & ils menacerent, s'il ne se désistoit, de le faire déposer par la Porte ; & qu'ils sçauoient bien avertir les Puissances étrangères de se tenir en garde contre lui comme contre un Impos-teur qui s'arrogeoit un nom qui n'avoit été porté que par des Empereurs, & leurs vrais descendants. A ces menaces CONSTANTIN STOLNIC joignit l'insulte, & lui rappella la Fable *Turque* : Un mulet, dit-on, interrogé, pour sçavoir qui étoit son père : répondit, ma mère étoit une jument. Le Prince ne put tenir contre les reproches de ses bienfaiteurs : forcé de quitter le nom de CANTACUZENE, il eu honte de reprendre celui de BRANCOVAN : & il s'avisait d'adopter celui de BASSARABA, nom d'une très ancienne & très noble famille de Valachie, qui étoit éteinte depuis quelque tems faute d'hoirs mâles. Il n'étoit pas mieux fondé dans cette nouvelle prétention [...]